

Sous

Bien sûr que ce livre ne sera qu'une préface, oui, bien sûr, même s'il s'efforcera de montrer que rien n'est sûr, bien sûr, bien sûr qu'il ne sera qu'une préface, fatalement il ne sera que cela, qu'une préface, qu'une préface à ce livre. Comment faire autrement ? Comment aller plus loin ? Y a-t-il un écrit, quel qu'il soit, qui dérisoirement ne soit pas que sa propre préface ? *L'en-soi* tremble sa réalité derrière un seuil infranchissable. Tout n'est que prémisse. Même l'achèvement.

*

J'ai pensé, débutant ce livre, qu'y appliquer le concept de *début* serait une erreur, que ce concept s'échapperait aussitôt dans une origine qu'il voudra toujours un peu plus originelle, insupportablement. Alors j'ai pensé y appliquer, dès maintenant et à chaque instant de son parcours, le concept de *fin*, pour clore sa cohérence et que rien ne puisse s'échapper, pour qu'enfin je puisse parvenir, dans ce livre, à mes fins. Mais cela aussi, après réflexion, serait une erreur, car le concept de *fin* s'échapperait aussitôt dans un au-delà qu'il voudra toujours un peu plus au-delà, insupportablement. Alors je me suis finalement – *mais dans une finalité sans finalité, dans une espèce d'implosion de ce « finalement »* – résolu – *mais dans une résolution sans résolution, dans une espèce d'explosion de l'équation* – à y appliquer, dès maintenant et à chaque instant de son existence, le concept d'*avant-début*, sous la forme du mot

préface, pour que rien en lui ne puisse exister réellement et par là même s'échapper, pour qu'enfin je puisse parvenir, dans ce livre, à une écriture aussi pure qu'un désir d'écriture.

Et puis, ayant posé cela, « *je pense plus longtemps peut-être éperdument*¹ » à ces échappées dans une origine toujours un peu plus originelle et à ces échappées dans un au-delà toujours un peu plus au-delà, et m'aperçois que c'est en vérité leur absence qui me sera le plus insupportable...

*

J'entends la musique de la pluie sur la ville, et c'est comme le résumé de cette forme de spiritualité qu'est la mélancolie, et je relis cette phrase, et c'est comme le résumé de ce livre-fantôme que j'entraperçois, et j'écoute la musique de la pluie sur la ville...

*

Le monde est un chef-d'œuvre, mais mon regard sur le monde est une croûte – *faudrait-il en chercher la plaie ?* –, et l'ennui févreux que cette croûte suscite en moi, de plus, la fait fondre en tristes coulées. Alors je me suis dit que c'était peut-être justement là, dans ces tristes coulées, ces larmes déconstructrices, que gisait la seule chance de beauté de cette croûte ; et j'ai alors débuté l'écriture de ce livre...

*

Je veux dédier ce livre à chacun des livres qu'à la fin de ma vie je n'aurai pas eu le temps de lire, je veux le leur dédier car ce qui filtre de cette incommensurable frustration fera le cœur, du moins les palpitations, de ce livre.

1. *Mes bouquins refermés*, Stéphane Mallarmé.

...nuit noire...

...et
réaliser alors à quel point mon besoin de poursuivre ce livre, d'en multiplier les fragments, est en réalité un besoin d'en multiplier les étoiles.

*

De la même façon que l'on ment davantage à ceux qui comptent le plus pour nous¹, l'on marche trop souvent à distance de notre plus belle avenue, pour s'assurer de ne pas l'abîmer ni s'y abîmer.

Et l'on se perd dans un réseau de sombres ruelles...

Et ce fragment se perdra dans le réseau de cette préface...

De la même façon que l'on pense davantage à des futilités qu'à ce qui compte réellement pour nous, cette préface marchera trop souvent à distance d'elle-même, et de ce fait se cassera régulièrement la face dans le rêve d'être au moins la mise en abyme d'un livre de rêve.

*

...monter comme montent les volutes du sens entre les cigarettes de mots comme montent les volutes de mots entre les cigarettes du sens comme monte la sève vers les feuilles blanches de cette préface à venir et pourtant déjà consumée...

Des cendres pour postface.

1. Mais est-ce réellement le cas ? En vérité je n'en sais rien. De la même façon que l'on ment davantage à ceux qui comptent le plus pour nous¹, je vais affirmer ici, en ce texte qui compte beaucoup pour moi, au risque de l'abîmer et de m'y abîmer, que si, c'est réellement le cas, que je le sais avec certitude. Et cette préface se perdra dans un réseau de doutes...

la

Il manque toujours un livre sur les rayons des librairies. Il manque toujours un rayon sur les soleils des librairies. Fragment d'obscurité promettant de contenir salutairement toutes les lumières. Je repars parfois avec quelques légers trésors, je repars toujours avec une lourde absence. Trop lourde. Alors j'écris. Je cours après cette impossible présence. Même épuisé, même sans y croire, je cours, le poids de l'absence m'enfonçant dans le sol au moindre arrêt. Écrire ou être enterré vivant. M'enfoncer dans les mots ou m'enfoncer dans la terre, je n'ai pas d'autre alternative. Lire, pour vivre, écrire, pour survivre. Écrire le livre qui n'existe pas, le seul vraiment digne d'être lu, celui qui me hante, celui qu'en rêve je hante.

(Quelque part par là, mon frère qui n'existe plus, et dont l'absence existe trop. Écrire cela. Voilà.)

Écrire donc le livre qui n'existe pas. Donner de l'existence à ce livre pour qu'il arrête de sans cesse m'en dérober. Peut-être faudrait-il que je fraternise avec l'absence. Ou mieux, que je fasse l'amour avec l'absence. Mais c'est infaisable. Lire m'est un grand plaisir, écrire m'est une grande souffrance, mais ne pas écrire m'est une souffrance bien pire : me faire violer par l'absence. M'enfoncer dans les mots ou me faire défoncer par leur absence, je n'ai pas d'autre alternative. Lire m'est un bonheur, mais un bonheur frustré, écrire m'est une nécessité, mais une nécessité inutile. Le livre qui n'existe pas, par essence, n'existe pas. Finir un livre n'est qu'un accident, voire un grave accident, un livre existant n'étant qu'un livre de plus, un livre qui n'a désespérément plus rien à voir avec celui après lequel je cours. Alors recommencer. L'écrivain véritable est celui qui fait, non pas un livre de plus, mais le livre qui manque ; il n'y a pas d'écrivain véritable. Alors écrire. Juste écrire. Écrire. En vain bien sûr. Courir. En vain toujours. Courir après ce fragment de lumière promettant de contenir fermement toutes mes obscu-

rités. (Que me manque-t-il pour n'être pas capable de terrasser ce ridicule idéalisme ?) Que manquera-t-il à ce livre pour n'être pas, enfin, celui qui manque ?

*

M'immerger dans mon écriture, pour fuir le monde, et pour virtuellement le refaire,

mais m'immerger aussi dans le fait que fuir le monde par mon écriture est, mon écriture étant partie intégrante du monde, totalement incohérent,

et m'immerger dans le monde, pour fuir mon écriture, et pour amasser les forces me permettant de la refaire,

mais m'immerger aussi dans le fait que fuir l'écriture par le monde est, le monde n'étant perçu par tout être conscient qu'en tant qu'écriture signifiante et non amas de phénomènes, totalement incohérent,

mais m'immerger aussi dans le fait que le quatrième fragment de ce texte ne contredit pas réellement le troisième, l'un parlant de *fuir mon écriture* et l'autre de *fuir l'écriture*, m'immerger donc dans l'incohérence du « *mais* » débutant le quatrième fragment de ce texte, et m'imaginer en train d'émerger hors de ce texte, de fuir mon écriture en m'immergeant dans le monde, et d'y amasser les forces me permettant de refaire ce quatrième fragment,

et m'immerger dans ma méta-écriture, pour fuir mon écriture et ma lutte incessante et épuisante contre sa lutte incessante et épuisante contre elle-même pour se faire et se défaire et se refaire,

mais m'immerger aussi dans le fait que fuir mon écriture par ma métaécriture est, ma métaécriture étant partie intégrante de mon écriture, totalement incohérent.

Et m'immerger dans « *m'immerger* », pour enfin cesser de toujours fuir, mais m'immerger

aussi dans « *m'immerger dans « m'immerger » »* »
(*m'immerger* donc là où « *m'immerger* » est
séparé de « *m'immerger* » par un « *dans* », *m'im-*
merger donc là où l'intériorité sépare toute
chose d'avec elle-même, où la béance n'est pas
suturée, où tout fuit, tout, vraiment tout, il n'y
a rien à faire...), pour fuir de nouveau.

*

État géopolitique du texte ci-dessous :

Tension entre ses sept phrases. Tension entre ses différentes familles grammaticales. Tension entre ses différents champs lexicaux. (Tension entre l'intérieur et l'extérieur de cette parenthèse dont la seule raison d'être est qu'il y ait tension entre son intérieur et son extérieur). Tension entre l'utilité ontologique et l'inutilité pragmatique et l'utilité pragmatique et l'inutilité ontologique de cette phrase-ci. Incapacité à remplacer le mot « *tension* » par le mot « *synergie* ». Mon écriture n'arrive pas, malgré ses efforts, à être moins bête que le monde...

*

La vie parfois me blesse, et la page saigne, et l'hémoglobine de l'indicible s'écoule, et la fatigue du dicible s'étale pour n'inscrire rien d'autre que la vie parfois me blesse, et que la page saigne, et que l'hémoglobine de l'indicible s'écoule, et que la fatigue du dicible s'étale pour n'inscrire rien d'autre que la vie parfois me soigne, mais que la page saigne toujours et depuis toujours, et que l'hémoglobine de l'indicible s'écoule toujours et depuis toujours, et que la fatigue du dicible s'étale toujours et depuis toujours et peut-être à jamais pour n'inscrire rien d'autre que la vie parfois me pense, mais que la page au fond ne panse rien, et, sous de multiples variantes, que l'hémoglobine de l'homophonie *penselpanse* au fond s'écoule dans le rien, et, sous de multiples variantes, que la fatigue de ce texte au fond s'étale pour rien.

*

Respirer dans ma respiration
et étouffer dans cette boucle,
et respirer alors ma respiration
et étouffer cette boucle dans le
*« Respirer dans ma respiration
et étouffer dans cette boucle,
et respirer alors ma respiration
et étouffer cette boucle dans le
« Respirer dans ma respiration... » »...*

Et respirer dans le paragraphe ci-dessus
et étouffer dans ses boucles,
et respirer alors le paragraphe ci-dessus
et étouffer ses boucles dans le
*« Et respirer dans le paragraphe ci-dessus
et étouffer dans ses boucles,
et respirer alors le paragraphe ci-dessus
et étouffer ses boucles dans le
« Et respirer dans le paragraphe ci-dessus... » »...*

Et respirer dans les deux paragraphes ci-dessus, et étouffer dans leurs boucles, et respirer alors les deux paragraphes ci-dessus (les respirer à plein autotélisme, les respirer au point d'y transférer ma respiration, les respirer au point que mon inspiration et mon expiration deviennent leurs boucles, [...], les respirer au point que leurs boucles deviennent mon inspiration poétique jusqu'à ma future expiration, les respirer au point qu'ils me transfèrent leur abstraite et donc inaltérable respiration, y respirer l'autotélisme à plein *en-soi*) et respirer alors véritablement, et étouffer l'étouffement, et respirer dans la vérité...